



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

La Du Barry

Goncourt, Edmond de
Goncourt, Jules de

Paris, 1906

VIII Le luxe de la femme galante. - Les comptes de madame du Barry. -
Factures de M[ademoise]lle Bertin, des Traits galans, de Roettiers, etc. -
La toilette d'or. - Le palais. - Boudoir de Luciennes. ...

[urn:nbn:de:hbz:466:1-48032](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-48032)

VIII

Le luxe de la femme galante. — Les comptes de madame du Barry. — Factures de M^{lle} Bertin, des *Traits galants*, de Roettiers, etc. — La toilette d'or. — Le palais-boudoir de Luciennes. — La salle à manger. — Le salon carré. — Les deux petits salons. — Zamore. — Les complaisances du contrôleur général.

La vie, toute la vie de madame de Pompadour, appartient à l'histoire. C'est une vie d'affaires, d'intrigues, de négociations, un rôle soutenu de politique, un public exercice du pouvoir, un commerce de toutes les heures avec les ministres, les ambassadeurs, les secrétaires d'État, les hommes d'épée, les hommes d'argent, les hommes de robe, un maniement des intérêts de la nation et de la volonté du Roi, une pesée sur les destinées de la France et de l'Europe. La vie de madame du Barry ne saurait justifier ni contenter une pareille curiosité de la postérité. Elle n'a ni cette part à l'État, ni ces droits à l'histoire. Otez-en cet accident, la lutte avec Choiseul, elle n'est rien que l'existence de l'impure la mieux entretenue du royaume. C'est un rêve insensé de femme galante, une folie de dépenses, une extra-

vagance de luxe; ce sont des millions jetés aux caprices de la mode, des millions jetés aux raretés du bijou, du point, de la soie, du velours; des millions à ce qui coûte *le plus immensément cher*; un fleuve d'argent, le trésor royal, répandu sur le peuple des tailleurs, des modistes, des couturières, des brodeurs, des galonniers, des chamarreurs..... Tous les matins, et c'est là vraiment le petit lever de cette femme peu soucieuse d'honneurs et de dignités, la favorite, à demi nue, donne audience dans son lit aux ouvriers et aux ouvrières en renom qui apportent à son premier éveil ce que l'imagination de la *fanfiole* a créé de plus joli, ce que la main-d'œuvre du temps a produit de plus parfait, ne laissant pas passer un jour sans acheter quelque chose, sans commander quelque chose.

Des commandes, des fournitures, des factures, voilà toute cette vie : elle tient dans ces quatre volumes de comptes achetés, il y a quelques années, par la Bibliothèque nationale (1), comptes précieux et qui sont véritablement la seule mémoire que mérite la du Barry régnante.

Ouvrez-les, ces comptes : ils ne vous feront grâce de rien. Ils vous diront la montre enrichie de diamants achetée 5,400 livres à Lepaute par madame la comtesse, et le collier *en esclavage* et la *respectueuse assortie* portés par elle telle année, tel mois. Ils vous nommeront le livre qu'elle a donné à relier au

(1) *Comptes de madame du Barry*. Bibliothèque nationale. Manuscrits, Supplément français, 8157, 8158.

libraire Vente, à ses armes : *Boutez en avant* (1) ! Ils vous détailleront l'habit de théâtre dont elle fait cadeau à Raucourt (2) ou à Lekain (3), et ses serviettes à café, qu'elle ne veut qu'en bazine des Indes, et même la dernière robe de chambre qu'elle offrit au Roi « avec le sultan et les mules ». Ici, c'est sa petite livrée de drap chamois galonné d'argent et sa grande livrée de velours cramoisi. Zamore même, « le nègre », comme disent tout court et irrespectueusement les fournisseurs, vous le trouverez avec son frac vert de Saxe galonné d'or, derrière le joli coureur de madame la comtesse, qui, serré dans sa polonoise de drap bleu céleste, les cuisses prises dans son tricot couleur chamois, brandit en courant cette superbe pomme de canne ciselée par Rottiers, dont les comptes inexorables vous diront le prix à un denier près. Que s'il vous plaît de voir la garde-robe de madame du Barry, vous pourrez passer la revue des *grands habits, des robes sur le panier, des robes sur la considération et des robes de toilette,*

(1) La Bibliothèque de Versailles possède 349 volumes aux armes de madame du Barry. Les uns, reliés au temps de sa faveur, sont en maroquin rouge avec les armes sur les plats; les autres, plus modestement reliés, sont couverts de veau ou de basane. Ces derniers portent sur le dos, au milieu de guirlandes de myrte, les armes et la devise de la favorite. J'ai trouvé, dans cette reliure, le Grécourt de madame du Barry. Voir le travail de M. Paul Lacroix sur la Bibliothèque de la favorite.

(2) Les *Mémoires secrets* racontent, à la date du 10 janvier 1773, que madame du Barry ayant donné le choix à la Raucourt de trois robes à son usage ou d'un habit de théâtre, la Raucourt avait fait choix d'un habit de théâtre.

(3) Madame du Barry donnait à Lekain un habillement à la grecque et un habillement à la romaine. Les deux costumes coûtaient 4,808 l. 45 c.

robes de 1,000, de 2,000, de 3,000, de 5,000, de 10,000 livres, fournies par les marchands ordinaires de soieries : Buffaut, Lenormand, Assorty, Barbier, Bourjot. Voilà revenant de chez sa couturière, madame Sigly, les robes fond argent semé de bouquets de plumes, les robes fond blanc à guirlandes de roses, les robes rayées de grosses lames d'or courant dans les fleurs et les œillets, les robes fond mosaïque guilloché d'or et encadré de myrte, et les robes d'amazone de *gourgourant* blanc qui coûtent 6,000 livres!

Mais l'or et les branchages ne suffisent : la broderie vient jeter sur la soie la pluie fleurie de ses dessins. Davaux, le brodeur de madame la comtesse, lui brode en plein, sur les dessins de Michel de Saint-Aubin, des robes de soie blanche en soie nuée et pailons de couleur.

Puis ce sont les garnitures ruineuses, tout ce qu'une robe d'alors portait d'agrémens, les mille imaginations de ce grand artiste de la fanfreluche, Pagelle, le modiste des *Traits galants* de la rue Saint-Honoré : les blondes d'argent, les barrières de chicorée relevées et repincées avec du jasmin, les petits bouquets attachés avec de petits nœuds dans le creux des festons, et les guirlandes, et les bracelets, et la palatine, et les pompons, et les glands de cour, qui font monter une robe au prix de 10,500 livres. Puis, les robes finies, les dentelles commencent, les dentelles, ce luxe de la femme ; et comptez les garnitures de peignoir à 2,500 livres, les déshabillés

d'Angleterre à 4,000 livres, les manchettes à 600, les coiffes de point à l'aiguille à 1,400, les toilettes de point d'Argentan à 9,000 (1)!

De la toilette, de cette grande affaire et de cette grande ruine de madame du Barry, l'inventaire de ses folies vous mènera à ses autres caprices, à ses tentations, à son goût des babioles, à son amour des jolis riens. Vous la suivrez dans ses achats de porcelaine à la manufacture du Roi. Les vases à oreilles et à têtes de bouc, les corbeilles losangées, les marronnières, les théières à rubans verts et à hachure d'or, les groupes de biscuit, les cuvettes bleu royal, à mettre des fleurs, avec treillages et oiseaux, dont des douzaines se perdaient au feu avant la réussite; les déjeuners à personnages chinois livrés le matin du jour où le Roi soupa à Luciennes, et qui avaient demandé deux mois et demi de travail au premier peintre de la manufacture, et le service à petites roses et guirlandes de trois cent vingt pièces, le service ordinaire des soupers, tout le sèvres de madame du Barry vous est additionné et montré.

Bientôt, dans ce prodigieux inventaire de tant de prodigalités, dans cet état de dépenses où semblent alignés, par l'intendant d'une Cléopâtre, le coût et le détail des perles fondues par les fantaisies d'une femme, vous rencontrerez les métaux précieux, l'ar-

(1) Voir à l'appendice quelques fragments de ces comptes. — L'estimation des étoffes, dentelles, etc., après la mort de madame du Barry, s'élevait à plus de 200,000 livres.

gent, l'or, dont sa table s'enorgueillit, dont sa toilette se pare (1). Lisez le mémoire (2) de ce grand dessinateur et de ce grand sculpteur d'argenterie, Roettiers, dont l'association avec Germain valut au dix-huitième siècle les merveilles de sa vaisselle plate, ces modèles, ces ciselures dont il ne reste plus que çà et là un débris, un exemple : le mémoire décrit tout au long, il dessine pour ainsi dire avec les mots techniques, tout ce service de madame du Barry, *de la façon la plus finie et portée au plus haut degré pour le poli*, sur lequel le plus habile compagnon orfèvre de Roettiers passa pendant des mois entiers la moitié de ses nuits. Un entrelacement de myrte et de laurier est la marque et comme la devise de toutes les pièces. Les flambeaux à girandoles, avec leurs têtes de béliers et leurs guirlandes de lauriers, figurent les quatre Éléments; des jeux d'enfants, dans des trophées de flèches et de carquois, surmontent les pots à oille.

Bientôt l'argent n'est plus assez riche et magnifique pour madame du Barry : elle se prend à avoir l'envie et l'insolence d'un service tout en or, dont les emmanchements seront de jaspé sanguin. Roettiers livre des cuillers à sucre en or où des amours balancent

(1) M. Paul Lacroix m'apprend qu'il existe chez le successeur de Lepot d'Auteuil, le notaire de madame du Barry, un inventaire détaillé de tous les meubles appartenant à madame du Barry. J'indique ce document aux publicateurs de pièces, trouvant que les nombreuses descriptions d'objets d'art industriel données ici et à l'appendice sont suffisantes pour une histoire générale de madame du Barry.

(2) Voir ce mémoire à l'appendice.

des guirlandes de roses, une cafetière d'or ornée de pieds et de rinceaux antiques, un pot au lait d'or au bec creusé de canaux dans lequel se jouent les feuilles de myrte, au couvercle à gaudrons saillants, couronné d'un groupe de roses.

Enfin, c'est toute une toilette en or dont le désir lui sourit, et dont Roettiers reçoit la commande. Tout Paris en parle; on dit que le gouvernement a fait avancer à Roettiers les quinze cents marcs d'or qu'il demande pour se mettre à l'œuvre (1). Les curieux se pressent chez l'orfèvre; et les plus favorisés content qu'ils ont vu le miroir surmonté de deux Amours tenant une couronne. Mais le scandale, ou plutôt l'excès de la dépense, arrêtait le travail; et l'on trouve, dans les comptes de madame du Barry, une indemnité à Roettiers pour une toilette d'or commencée.

Toutes ces belles choses, tant de richesses, ce mobilier de millions, ces rares objets, ces bagatelles et ces merveilles, demandaient un temple qui fût à leur taille, un nid, un pavillon de fée qui fût dans sa grâce, dans le joli de ses détails, dans la miniature de ses proportions, dans la délicatesse de sa magnificence, la digne petite maison des petits arts du dix-huitième siècle. Ce temple sera Luciennes, élevé en trois mois, comme au commandement

(1) *Anecdotes sur M. la comtesse du Barri, 1775.*

d'une enchanteresse, par l'architecte Ledoux, que madame du Barry remerciera en le poussant à l'Académie (1). Ce sera un palais-boudoir où tout aura le fini et le précieux d'un bijou. L'industrie du temps semblera y avoir employé, jusque dans les riens, l'invention, la patience et le goût de mille petits génies. Les moindres ornements en seront uniques, exquis et recherchés; et, de pièce en pièce, les chefs-d'œuvre de la main-d'œuvre y montreront le suprême effort et le raffinement délicieux des élégances du dessin et des habiletés de l'outil. Les bois sculptés, les fleurettes, les feuilles d'acanthé, les branches de laurier, les oiseaux se becquetant dans les entrelacs du myrte, seront fouillés, refouillés et comme ciselés. Il y aura dans les dorures et dans les surdorures des meubles tant de feuilles d'or et tant de coups de brunissoir, tant de soins et de peine, que, pour le lit, le doreur demandera 5,945 livres (2). Et ce sera Gouthière qui travaillera amoureuxment les bronzes (3). Il pétrira des feux,

(1) *Mémoires secrets de la république des lettres*, vol. VII.

(2) Voir à l'appendice la description détaillée de ce lit fait, dans le principe, pour l'hôtel de Versailles.

(3) Gouthière réclamait, après le décès de madame du Barry, 756,000 fr. La ciselure du bronze d'un seul piédestal était cotée 50,000 fr., la monture et l'ajustage des ornements de ce piédestal, 46,000 fr.; la dorure, 63,000 fr.; la pose, y compris le voyage de trois ouvriers, 5,000 fr. Les trois autres piédestaux étaient sommés à 120,000 fr. Bien qu'il consentit à réduire sa note à 642,000 fr., en retenant certains objets non terminés et non livrés, Gouthière ne fut pas payé par l'administration, fut obligé de solliciter une place à l'hospice et mourut dans la misère.

Son fils ayant formé opposition sur l'indemnité revenant à la succession du Barry, en vertu de la loi du 27 avril 1825, un jugement du tribunal de 1^{re} instance de Paris déclarait l'opposition valable pour la

des bras, des serrures, des espagnolettes et des boutons de porte qui ne perdraient pas au voisinage de ces petits bronzes gardés par le musée de Naples comme la plus charmante confidence de l'art antique.

Luciennes était un pavillon carré, avec cinq croisées sur tous les côtés, qui s'annonçait par un péristyle de quatre colonnes dont le fronton montrait une bacchanale d'enfants sculptée en bas-relief par Leconte.

Le péristyle ouvrait sur un vestibule servant de salle à manger; et voici cette salle à manger de Luciennes, tout animée, toute pleine de monde, toute vivante, pour ainsi dire, dans la spirituelle aquarelle de Moreau le jeune, possédée par le musée du Louvre (1). Au milieu du plafond, dont des caissons dorés remplissent les deux bouts, volent des nuages, un Olympe et des jeux d'Amours. Les murs de marbre blanc sont coupés par des pilastres corinthiens aux chapiteaux, aux bases et aux tiges de bronze doré. Entre les chapiteaux, des bas-reliefs, encadrés d'or, montrent des Amours, le portrait de Louis XV, et les armes mariées du Roi et de madame du Barry. Quatre tribunes, où la mu-

somme de 80,000 fr., et la succession était tenue de payer 32,000 fr. à Gouthière fils. (*Gazette des Tribunaux*, 28 février 1836.)

(1) Cette aquarelle, exposée sous le n° 1196, porte au dos avec les armes de madame la comtesse du Barry, cette note manuscrite : « Fête donnée à Louveciennes, le 27 décembre 1771. » Avec ce dessin de Moreau et la description de Villiers, il est facile de reconstituer le palais-bijou de la favorite.

sique de madame du Barry répète, au retour des chasses, le son et l'écho mourant du cor, sont pleines de femmes accoudées sur les balcons à balustres, et qui s'éventent. Dans toute la salle, blanche et or, une vapeur de lumière semble s'élever des lustres suspendus devant les glaces des entre-colonnements et y semant des éclairs auxquels dans d'autres glaces répondent d'autres éclairs, poignées de flammes que jettent en l'air quatre figures de femmes taillées dans le marbre par Pajou, Lecomte, Moineau, et debout sur des socles de marbre aux guirlandes d'or. Autour de la table, entourée de curieux, derrière les dos ronds des fauteuils et les catogans des perruques des invités qui causent, les valets, les servants, les porteurs de mets passent et s'empressent, ceux-ci en livrée jaune paille, ceux-là en habit de velours cramoisi, aux parements, au col et aux poignets bleus, aux retroussis blancs battant sur des guêtres blanches, le tricorne sur la tête, l'épée au côté. On voit même le petit Zamore, en turban à plumes, en veste rose, en culotte rose, se glisser jusqu'à une dame qui sans doute lui a laissé des bonbons sur son assiette. Le cristal, l'argent, le temple d'opéra qui se dresse sur la nappe, les cordons bleus, les diamants, les sourires des convives, toute la table rayonne; et, sur le jonc de feu qui l'inonde, se détache, à côté de la jolie mine de madame du Barry, la belle et noble figure du vieux roi Louis XV.

La salle à manger ouvrait sur le salon carré, où

la vue des fenêtres embrassait Saint-Germain, le Vésinet, Saint-Denis, la Seine en tous ses méandres, et là-bas Paris. Ce salon, dont Métivier et Feuillet avaient sculpté les arabesques, était décoré d'une corniche à console où Gouthière s'était surpassé; et les dessus de porte montraient les plus gais libertinages de lumière du pièceau de Fragonard, cédés par Drouais à madame du Barry (1).

Deux petits salons donnaient dans le grand salon. Le salon de droite offrait, dans une suite de quatre grands tableaux de Vien, une histoire symbolique de l'Amour dans le cœur des jeunes filles. Il avait des tables de marbre précieux, et deux figures de marbre de Vassé y représentaient, une l'Amour, l'autre la Fourberie tenant son masque. A gauche, le salon ovale, où Briard avait peint au plafond l'aimable allégorie de l'amour de la campagne, était tout revêtu de glaces qui répétaient la superbe cheminée de lapis en forme de trépied, d'une prodigieuse richesse de bronze (2).

Rien ne manquait au palais enchanté. Il y avait même, comme en un conte de fée peint par le Véronèse, un négrillon familier, quelque chose comme une chimère humaine, pour apporter les plateaux de rafraichissements, tenir le parasol et se rouler sur les tapis. C'était un de ces jolis petits monstres que ce

(1) *Mélanges de littérature et d'histoire*, publiés par la Société des Bibliophiles. 1856.

(2) *Manuel du voyageur aux environs de Paris*, par Villiers. Paris, an X, vol. I.

siècle des chinoiseries aimait tant, un carlin à deux jambes baptisé par le prince de Conti, Zamore. Il me semble le voir dans ce dessin que j'ai là sous les yeux, dans ce crayon du très-amusant petit maître Portail, avec son panache de plumes blanches et rouges, sa coiffe de soie d'où s'échappent à la tempe et à la nuque des frisons de cheveux, avec son grand œil blanc, son nez épaté, sa bouche en grenade, son oreille, que tire une perle, son grand gilet, son bel habit, son jabot fier et ses manchettes, un buisson de dentelles d'où sort une main d'ébène. Zamore et Luciennes ! ils étaient si bien faits l'un pour l'autre, le château était si bien la cage du négrillon, qu'un soir de folie le Roi donnait à Zamore, qui jouait à ses pieds, le gouvernement du château et le pavillon de Luciennes, aux appointements de 600 livres (1). Le chancelier, en riant, apposait son sceau au brevet de gouverneur du magot de la comtesse. Et dans ce domaine de la fantaisie, voletant du doigt de la maîtresse sur l'épaule du gouverneur, vous eussiez vu un oiseau d'émeraude à parole humaine, la peruche que madame du Barry avait payée à un commissaire de la marine avec une croix de Saint-Louis (1).

Luciennes ! ne dirait-on pas le palais d'une de ces souverainetés *folotes*, comme nous en montrent les livres du dix-huitième siècle en ces *turqueries* où

(1) Le brevet existe-t-il vraiment ? J'ai fait, aux Archives nationales, le dépouillement des registres des brevets de 1769 à 1774 sans pouvoir le trouver.

règne soumis aux caprices d'une odalisque favorite
le bon plaisir baroque d'un sultan fantoche?

Pour de si extravagantes dépenses, pour cette pluie d'or déversée sur tous les arts et toutes les industries, pour tant d'argent coulant journellement des deux mains ouvertes de la favorite, il fallait une caisse sans fond, un banquier toujours prêt à payer : madame du Barry avait trouvé le banquier dans le contrôleur général, la caisse dans les coffres de l'État. Ce Terray, cette façon de prêtre, ce plaisantin lugubre (1), ce blême satyre, — car ils sont tous bilieux les hommes d'État groupés autour de la du Barry : Maupeou est vert, d'Aiguillon est jaune, Terray est livide, — ce Terray, dans ses complaisances pour les caprices de courtisane de la favorite, montra une bassesse, une lâcheté, une impudeur, qui n'ont pas d'exemple dans l'histoire d'aucun ministre des finances d'aucun pays. Dès le commencement de la faveur de madame du Barry, au moment où la maîtresse n'avait encore qu'une pension de 30,000 livres par mois, il faisait doubler cette pension en persuadant au Roi qu'il y avait une économie à supprimer ainsi les petits mémoires et les mandats particuliers de la dame, qui étaient infinis. La pension

(1) On connaît le mot de l'abbé Terray sur les fêtes du mariage de Marie-Antoinette. Louis XV lui demandant comment il trouvait les fêtes, le contrôleur général avec sa figure *nébuleuse* lui répondait : « Sire, *impayables.* »

doublée, on se doute bien que les petits mémoires et les mandats particuliers continuaient comme par le passé.

Au jour de l'an de 1770, il contribuait à lui faire donner pour ses étrennes les *Loges de Nantes*, d'un revenu de 40,000 livres.

En 1771, à la mort du comte de Clermont, il insinua au Roi que c'était le cas de penser à madame du Barry, qui, jusqu'ici uniquement occupée du soin de plaire à S. M., n'avait point songé à sa fortune et se trouvait dans un état précaire. Et il proposait, sans rien déranger au plan d'économie que Louis XV s'était imposé, de donner 100,000 livres de rente viagère à la favorite, sur les 300,000 dont le décès du comte de Clermont amenait l'extinction (1). A quelque temps de là, il faisait encore obtenir à la favorite, sur le renouvellement du bail des poudres, un pot-de-vin de 100,000 livres, pot-de-vin que les mauvaises langues accusaient l'abbé d'avoir, en principe, stipulé pour son compte.

Mais ces dons, ces pots-de-vin, quelque énormes qu'ils fussent, avaient leurs limites, et ils ne furent que peu de chose auprès de l'argent immense et non connu que livra à la favorite la honteuse acceptation par l'abbé Terray des bons de madame du Barry comme *bons du Roi*, en sorte que madame du Barry tirait, sans compter, de Choisy, de Trianon, sur Baujon, le banquier de la cour, auquel elle ordon-

(1) *Mémoires concernant l'administration des finances sous le ministère de M. l'abbé Terray, contrôleur-général*. Londres, John Adamson, 1776.

naît de payer telle somme, dont il lui serait tenu compte par le contrôleur général. Et sait-on que les bons de madame du Barry sur Baujon, depuis 1769, la première année de sa faveur, à 1774, l'année de la mort du Roi Louis XV, montèrent à la somme de 6,427,803 livres (1)? Toute la politique, toute la science, tout le travail de l'abbé Terray pour se maintenir consistait à ne jamais laisser madame du Barry manquer d'argent.

(1) M. Le Roi, dans son étude pleine de renseignements curieux, a fait le compte des sommes dépensées par madame du Barry. Le voici tel qu'il le donne :

1 ^o Mobilier donné par le Roi à madame du Barry lors de son mariage.....	30,000 l.	» s.	» d.
2 ^o Sommes payées pour madame du Barry par Baujon, banquier de la cour, depuis l'année 1769 jusqu'à l'année 1774.....	6,427,803	»	11
3 ^o Pour achat de son hôtel de Versailles par <i>Monsieur</i> , frère du Roi, le 24 octobre 1775	224,000	»	»
4 ^o Pour l'échange de 50,000 livres de rentes viagères contre 1,250,000 livres délivrées par le trésor royal, par arrêt du Roi, d'avril 1784	1,250,000	»	»
5 ^o Madame du Barry jouit de 150,000 livres de rentes viagères sur la ville de Paris, les États de Bourgogne et les Loges de Nantes, depuis l'année 1769 jusqu'en 1784, ce qui donne un total de.....	2,400,000	»	
6 ^o Depuis l'année 1784 jusqu'en 1773, elle n'a plus que 100,000 livres de rentes viagères, ce qui donne un total de.....	900,000	»	
7 ^o La jouissance du château de Louveciennes et de ses nombreuses dépendances; les diverses dépenses faites à l'ancien château et la construction du pavillon peuvent s'évaluer à un revenu de 50,000 livres de rentes, ce qui fait depuis 1767 jusqu'en 1793.	1,250,000	»	»
Le total général de toutes ces sommes est de.....	12,481,803 l.	» s.	11 d.